

Au Festival d'Automne, la condition des femmes

Par Marie Soyeux le 30/9/15

Plusieurs chorégraphes font de la lutte des femmes le terreau de leur création, entre résistance, humour et douleur. Parmi elles, l'Ivoirienne Nadia Beugré et la Marocaine Bouchra Ouizguen.



Les chuchotis meuent dès l'entrée dans la salle. Sur le plateau du théâtre de la cité internationale universitaire, les douze interprètes de *Legacy*, nouvelle pièce de l'Ivoirienne Nadia Beugré présentée dans le cadre du Festival d'Automne, sont déjà en action.

Au milieu du cercle des spectateurs, elles courent. Pendant une quarantaine de minutes, elles courent sans véritablement progresser. Tous les âges, toutes les morphologies et couleurs de peau sont représentés. Les visages se crispent sous l'effort, les torsos se dénudent. Point de provocation, ni de sensualité dans ce geste, mais un impératif vital : ne pas s'arrêter.

Des Amazones du Dahomey

Deux de ces danseuses – Hanna Hedman et Nadia Beugré elle-même – sont professionnelles. Les autres ont été recrutées à l'occasion du spectacle. Elles se meuvent en silence, ou sur la musique de Manou Gallo, aux percussions et à la basse. Des instruments parfois « interdits aux femmes » que la musicienne doit alors troquer contre des objets du quotidien. Mais pas cette fois. Sa voix puissante accompagne les corps, les relève quand ils sont abattus.

Pour mettre en scène les corps de ces guerrières, Nadia Beugré s'est inspirée des « Amazones du Dahomey » – ce régiment militaire entièrement féminin créé par la reine Hangbè au XVIIIe siècle dans l'actuel Bénin, qui œuvra jusqu'à la fin du XIXe siècle et dont l'histoire s'est largement perdue.

« Danser est une mission »

« Les femmes restent les oubliées de l'histoire en Afrique », déplore la chorégraphe. *Legacy* – héritage, en anglais – n'a pas pour objet de combats précis, historiquement identifiés, mais « la lutte elle-même. » L'endurance nécessaire, la prise de risque, le compromis avec la liberté du corps de l'autre.

Nadia Beugré déploie une danse à la force brute, des gestes non académiques nés d'émotions plus que de concepts esthétiques. Sa présence avait déjà marqué, en janvier dernier, le bouleversant *Samedi Détente* de Dorothée Munyaneza, évocation du génocide du Rwanda. Avec elle, les corps deviennent des caisses de résonance. On la croit lorsqu'elle affirme : « Je sens que danser est une mission, je danse toujours comme si c'était mon dernier jour ».

Elle danse comme dansent les femmes du pays Baoulé (en Côte d'Ivoire) lorsque la communauté est menacée pour chasser le malheur, à la différence que les hommes ne sont pas exclus du spectacle. Au contraire. Tous les spectateurs sont invités à boire, à venir sur la scène – arène d'une liberté sacrée – pour appuyer les danseuses, écouter et même prendre la parole.

Le refrain de *Legacy*, « ne t'arrête pas », pourrait aussi être celui d'*Ottob*, pièce de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen présentée au mois de septembre au Centre Pompidou. Ses danseuses sont des aïtas, artistes de la nuit admirées et conspuées.

Elles aussi, par la voix, le chant et le mouvement libéré de toute exigence spectaculaire, expriment, par l'humour ou la solennité, ce mouvement permanent des femmes, véritables « fourmis » (c'est d'ailleurs ce que signifie le titre en berbère). On sort de ces deux pièces irradié, ému et grave, conscient d'avoir rencontré deux artistes de valeur et des femmes de courage. Les corps en disent parfois plus que beaucoup de mots.